

La force de vivre

Hugo ♦ Nietzsche ♦ Alexievitch

Français – Philosophie

Programme 2020-2021

France Farago
Étienne Akamatsu
Gilbert Guislain

DUNOD

Maquette intérieure : Belle Page

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autori-

sation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2020

Dunod Éditeur
11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN : 978-2-10-080975-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Introduction au thème	7
-----------------------------	---

PARTIE 1

HUGO, LES CONTEMPLATIONS (LIVRES IV ET V)

1 L'auteur	28
1 La vie (1802-1885).....	28
2 Hugo, chef de file du romantisme et le Cénacle	30
3 La vie politique (1843-1851).....	32
4 L'exil.....	34
5 Le retour en France	35
2 Analyse de l'œuvre	38
Introduction aux <i>Contemplations</i>	38
1 <i>Pauca meae</i>	43
2 Qu'est-ce que la vie ?	49
3 Hugo frappé au cœur : l'indicible mort.....	52
4 L'effondrement.....	57
5 La mort.....	67
6 Forces de résilience	70
7 <i>En marche</i> ou le livre de l'exil.....	76
8 Hugo et ses combats : histoire de la réforme de son entendement politique et religieux.....	80
9 « Parlons un peu de cette vie » : bonheur et malheur.....	97
10 Acquiescement et hymne à la vie, à l'amour.....	101
11 L'espérance ou le désespoir surmonté	102
Conclusion.....	103

PARTIE 2

NIETZSCHE, LE GAI SAVOIR (AVANT-PROPOS ET LIVRE IV)

1 L'auteur	106
1 « Un lutteur qui combattit son temps ».....	106
2 Admirations.....	109

2	Analyse de l'œuvre.....	111
	1 <i>Le Gai Savoir</i> , « un bonheur nouveau ».....	111
	2 Lire et comprendre <i>Le Gai Savoir</i>	113
	3 Penser la vie.....	119
	4 La culture.....	128
	5 La critique des philosophes.....	130
	6 « Par-delà bien et mal » : la morale.....	136
	7 La religion.....	142
	8 Le nihilisme.....	146
	9 L'homme et le surhomme.....	149
	Conclusion : le grand amour ?.....	156

PARTIE 3

ALEXIEVITCH, LA SUPPLICATION

1	L'auteur et le contexte.....	160
	1 L'accident nucléaire de Tchernobyl.....	160
	2 Svetlana Alexievitch.....	162
2	Analyse de l'œuvre.....	164
	Introduction.....	164
	1 Le « roman des voix ».....	166
	2 La vie en germination.....	168
	3 Les travaux de déblaiement.....	171
	4 L'évacuation.....	174
	5 Un Pompéi moderne.....	178
	6 La mort et le deuil des survivants.....	179
	7 Avant/après : les rêves nocturnes.....	180
	8 La peur.....	185
	9 Religion et croyances.....	187
	10 L'ère de la physique.....	194
	11 La défense civile : ce qu'il fallait faire et qui n'a pas été fait.....	198
	12 La lutte acharnée de Nesterenko pour sauver la population.....	199
	13 Le système.....	205
	14 Examen de conscience.....	209
	15 Un monde déserté par les uns, chéri par les autres.....	212
	16 La Russie entre l'atome et la pelle.....	214
	17 Une autopsie et un réquisitoire contre un système paralysant la vie.....	216

18 L'exigence éthique comme force de vie	223
Conclusion.....	225

PARTIE 4

COMPARAISON DES TROIS ŒUVRES

Introduction : une expérience vécue en première personne...	228
1 Avant/après. Catastrophe privée, catastrophe collective	228
2 La douleur.....	229
3 Le corps.....	232
4 Maladie individuelle et maladie de civilisation.....	233
5 La vie	235
6 La mort et le deuil.....	238
7 <i>Fatum</i> ou le destin.....	240
8 Religion.....	243
9 Connaissance et vérité.....	252
10 La physique et la morale.....	254
11 Le grand « oui », acquiescement et hymne à la vie	255
Conclusion.....	255

PARTIE 5

PRÉPARER LES CONCOURS

1 Présentation des épreuves	258
2 Méthodologie du résumé	259
1 Principes et pratique	259
2 Mise en œuvre du résumé	260
3 Méthodologie de la dissertation.....	262
1 Modalités de l'épreuve	262
2 Exigences de méthode et étapes du travail.....	263
3 Recherche des matériaux et élaboration du plan.....	263
4 Introduction.....	264
5 Conclusion.....	264
6 Rigueur de la forme.....	265
4 Méthodologie de l'oral	266
1 Présentation générale	266
2 Préparation de l'épreuve	267

5	Lexique	269
	1 Orthographe.....	269
	2 Syntaxe.....	270
	3 Conjugaison.....	270
	4 Vocabulaire.....	271

PARTIE 6

RÉSUMÉS ET SUJETS DE DISSERTATION

1	Vladimir Biaggi, <i>Nietzsche</i>	274
2	Michel Onfray, <i>Cosmos, une ontologie matérialiste</i>	277
3	Céline, <i>Voyage au bout de la nuit</i>	280
4	Pascal, <i>Pensées</i>	285

Introduction au thème

L'Orient voit dans le serpent le symbole même de la vie¹. Proche des énergies de la terre, il représente la force de *vie*, il dépouille ses peaux pour se renouveler. La vie, de même, mue et ne cesse de muer, requérant la force nécessaire à ce que Kierkegaard, contemporain danois de Victor Hugo et de Nietzsche, appelle « la reprise » c'est-à-dire le renouvellement sans cesse reconduit de l'intériorité vivante, le recommencement de l'élan de la vie chaque matin, chaque jour, après chaque nuit et ceci sans usure, sans pétrification, sans médiocrité, sans renoncement. C'est vrai de la succession de nos jours mais c'est aussi vrai de la succession des générations. L'amour et la mort se tiennent étroitement entrelacés, l'un venant combler les vides que l'autre laisse. Les berceaux viennent relayer les tombeaux comme le dit Victor Hugo, et les naissances remplacent les morts. Le titre du livre V *En marche des Contemplations* est paradigmatique de l'essence dynamique de la vie. Qui ne met plus un pied devant l'autre ne peut que tomber. Le propre de la vie, c'est donc le dynamisme d'une continuité, d'un essor, d'une tension vers l'affirmation, vers l'accomplissement. Vivre est un acte, un effort permanent d'actualisation, ne serait-ce que par la nécessité récurrente de se nourrir pour se maintenir en vie précisément. Les fonctions vitales primaires nous signalent notre dépendance donc notre fragilité. Si l'homme comme le dit Spinoza est caractérisé par le désir et le *conatus*, l'effort pour persévérer dans son être, pour accroître son être, c'est qu'il est caractérisé par le manque, fondamental, irréductible tant dans sa dimension corporelle que dans sa dimension spirituelle. Hume voyait en l'homme le « mélange monstrueux de la faiblesse et du besoin », et il est au premier lieu et dans un premier temps en manque de lui-même. Aussi la vie est-elle pour lui le lieu de l'avènement inchoatif et permanent de soi-même auquel il doit tendre de toutes ses forces car il est à lui-même sa propre tâche. Il doit aller vers lui-même, devenir ce qu'il est comme le dit Nietzsche reprenant la formule de saint Augustin qui la tenait lui-même de Pindare.

Si, dans un premier temps, celui de l'enfance, la « joie de vivre » s'enracine dans la vitalité naturelle, dès que l'enfant accède à l'adolescence, ce bonheur de l'immédiateté cède la place à l'interrogation et au vertige devant un avenir indéterminé qui le somme de choisir, de se choisir. Se « laisser-vivre » n'est alors plus de mise et la vie, dans ce qu'elle a de spécifiquement humain, apparaît alors comme une tâche. Quel est alors le réservoir des forces nécessaires à l'accomplissement de cette tâche ? Où puiser par ailleurs la force de vivre lorsque le milieu, l'époque, les événements, le tragique infligent des épreuves telles qu'il ne s'agit plus de vivre mais de survivre ? La base sensorielle de la notion de « force » liée à la sensation des muscles que l'on contracte dans l'effort est alors plus apte à rendre compte des forces requises que la notion physique qui, elle, modélise une action mécanique exercée par un objet sur un autre. Si le travail fait intervenir la

.....
1. On a coutume d'interpréter le serpent de la Genèse comme la figure du tentateur et du trompeur. La tradition occidentale, coupée des racines orientales de ce texte, a laissé de côté une autre exégèse possible qui, sans supplanter celle d'une tradition trop implantée, doit s'y ajouter.

force prise dans ce sens, l'énergie requise par la vie *humaine* proprement dite requiert des forces d'une autre nature : affectives, psychiques, spirituelles, – amour, force d'âme, foi – lesquelles se sont développées dans l'histoire au sein des sociétés dans le cadre plus vaste des civilisations. « La faculté d'un être d'agir selon ses représentations s'appelle la vie » écrit Kant¹. C'est dire si les œuvres de la culture, l'art, la littérature, les textes fondateurs des religions, la philosophie, tout ce qui fait sens, sont des ressources immenses où puiser les forces de vivre et ceci d'autant plus que les temps où se déploie la vie y sont devenus inhospitaliers, comme c'est le cas dans la société qui est la toile de fond de *La Supplication* de Svetlana Alexievitch. Si certains ont besoin d'un mensonge vital, d'illusions où enfouir leur conscience, la sauvegarde de leur vie physique se paie de la perte de leur dimension spirituelle – les médiocres –, parfois même de leur honneur – les lâches et les traîtres –, d'autres trouvent en eux, dans la profondeur de leur âme qu'ils ont appris à explorer, la force de faire face à l'épreuve et parfois à l'épreuve suprême, préférant mourir que trahir ce qui rend la vie digne d'être vécue, « *malgré tout* ».

Nous évoquerons, à travers la référence aux psychanalystes Freud et Viktor Frankl, la tension entre les pulsions de vie et les pulsions de mort qui structurent la psyché, puis nous nous appuyerons sur la pensée d'un contemporain de Hugo et de Nietzsche, Sören Kierkegaard, pour illustrer les différentes options existentielles selon la force de décision face à la nécessité de se choisir, de s'édifier².

1 La vie : un processus d'actualisation à partir d'une faiblesse native

Les Grecs référaient unanimement la vie à la *phusis*, c'est-à-dire à la nature conçue comme *processus*, passage de la *puissance* à l'*acte*, dynamisme interne aux formes qui en émanent. Le mot grec *phusis* et le mot latin *natura* signifient le pouvoir de croissance spontanée immanente à toutes choses, la puissance d'émergence des choses où d'emblée l'homme d'ores et déjà se trouve. La naissance qui inaugure l'existence et la mort qui la clôt rappellent à l'homme sa fragilité, sa précarité. Tout vivant naît faible, faiblesse native qui requiert l'effort des géniteurs pour assurer la survie de ce qu'ils ont mis au monde. Cette loi est générale dans le monde animal. Nous en faisons partie. L'homme qui se caractérise par la conscience et le langage, naît inconscient et *infans* c'est-à-dire dépourvu de langage. Il va devoir l'apprendre. L'homme qui a émergé du monde animal en partage toutes les servitudes : il dépend d'un milieu plus ou moins nourricier, plus ou moins hostile qu'il doit aménager aux fins de sa survie. Il le fait par son travail, cessant alors d'être agi par des forces inconnues pour agir par ses forces propres. Ce n'est que lorsque celle-ci est assurée que peuvent se déployer les activités gratuites comme la réflexion, l'art, la culture, propres

.....
1. *La Doctrine du droit*, Vrin, 2011, p. 85.

2. À Georg Brandes qui, dans une lettre du 11 janvier 1888, lui recommandait de lire Kierkegaard, Nietzsche a répondu qu'il s'en préoccuperait à son prochain voyage en Allemagne (Lettre à Brandes du 19 février 1888). Le projet ne fut pas exécuté, la folie s'étant emparé de lui à la fin de la même année. Cf. Karl Löwith, *Kierkegaard und Nietzsche* et Gottlieb Sodeur, *Kierkegaard und Nietzsche*.

à notre espèce. L'homme ne s'est pas posé lui-même dans l'être. Il en dérive, ce que signifie le terme d'*existence*. « Exister, c'est être posé en soi hors de sa cause... *Ex-sistere* signifie donc moins le fait d'être que son rapport à quelque origine¹. » L'homme se trouve donc, dès sa conception, même avant sa naissance, sa venue au monde, en état de dépendance à l'égard d'une réalité autre que lui, irréductible à celle de ses parents qui sont dans la même situation de dépendance ontologique que lui. Ce statut d'être dérivé, qui lui interdit toute autoréférence, toute auto-position, caractérise sa faiblesse constitutive qui le porte à accroître sa puissance mais qui lui ménage aussi une voie d'auto-transcendance. Sorti de l'immanence pure par le langage qui est une symbolisation du réel, l'homme ajoute la culture à la nature. Mais, là aussi, lorsqu'il naît, le monde l'a précédé : il y trouve toutes les œuvres humaines qui l'ont façonné. Or, le propre de l'homme étant de ne pas être donné à lui-même achevé mais d'avoir à se faire, à s'édifier, à se construire, il se trouve immergé dans un premier temps dans une culture, au sein d'une tradition qui a traversé des siècles, parfois des millénaires, qui est le cadre de sa propre croissance. Il en subit fortement l'empreinte et, ayant besoin de sécurité psychique, il fait siennes les valeurs qu'on lui inculque avant que vienne le moment où il doit se prendre en mains, s'assumer et accéder à la pensée personnelle. Or, au fondement de toute culture, on trouve l'expression de la préoccupation ultime qui saisit l'homme face au réel où se trouve insérée sa propre condition et dans laquelle les générations antérieures ont puisé la force et les raisons de vivre. Or, les héritages sont muets si on ne le leur donne pas la parole en leur prêtant la nôtre.

Toute culture est un ordre qui fait sens, une totalité signifiante cohérente dont les diverses composantes – morale, droit, religion, philosophie, sciences etc. se correspondent et s'expriment les unes par les autres. En particulier, les formes artistiques sont en rapport expressif avec les contenus philosophiques et religieux, avec la conception du monde qui anime une civilisation et lui donne son unité. Ce sont les religions qui ont les premières, à travers leurs récits symboliques, exprimé ce qui fait sens pour la condition humaine, ne serait-ce qu'en identifiant les conduites insensées, mortifères. Ce sont elles qui ont orienté les hommes dans l'ordre temporel lui-même. Le travail comme médiation capable d'aménager la nature en vue des fins humaines, le travail sur soi-même pour se rendre meilleur, tout cela a rendu possible l'espérance qui ouvre le temps sur l'avenir, inaugurant une histoire ouverte au progrès. Les œuvres nées de l'esprit ne sont valeurs culturelles que dans la mesure où elles ménagent à travers elles-mêmes ce chemin de l'âme en route de soi à soi, que si, en quelque sorte, elles la font sortir de son état d'immédiateté naturelle pour la faire accéder à la conscience réfléchie de soi-même. Or, elles se déposent sur la berge du temps comme les alluvions d'un fleuve. C'est ainsi notamment que meurent les traditions religieuses ou certaines façons de la vivre, laissant les générations postérieures à leur effondrement orphelines, désemparées comme le montre Hannah Arendt dans *Crise de la culture*. Georg Simmel voyait dans cette caducité ce qu'il appelait la « tragédie de la culture ». Toutefois, comme le disait Paul Ricoeur, la conscience de la perte de la tradition peut être aussi un désir de retrouver le sens dont elle était porteuse, ouvrant alors la possibilité de nouveaux commencements, d'un recommencement, d'une Renaissance. Si les formes culturelles sont caduques, le fond qui les a inspirées est, lui, cette

.....

1. Étienne Gilson, *L'être et l'essence*, Vrin, 1994, p. 16.

préoccupation ultime dont parlait Tillich et cela ne meurt pas. La raison herméneutique moderne peut alors scruter le fond des formes dépassées et y trouver à nouveau les forces spirituelles pour faire face à la difficulté de vivre...

2 La vie et ses pulsions

2.1 *Eros et thanatos*

Les instincts sont les moteurs essentiels de la vie. Alors que la majorité des philosophes et des moralistes les avaient condamnés, y voyant des facteurs rattachant l'homme à l'animalité, Freud a réhabilité les instincts en psychologie humaine. Certes, la vie, et plus spécialement la vie sociale de l'homme, exige que la force première des instincts soit dirigée, canalisée vers des buts sociaux. La civilisation ne peut laisser libre cours à leur épanchement, elle doit y opposer des barrières, non pour essayer follement de les supprimer, mais pour les utiliser un peu à la façon dont on endigue un cours d'eau plus ou moins tempétueux pour lui faire produire de l'énergie créatrice. Une civilisation saine doit non pas brimer les instincts mais permettre à chacun d'apprendre à employer les forces et les richesses qu'ils recèlent. Sans vouloir le dissocier de sa base biologique, Freud nomme généralement l'instinct *pulsion* pour marquer qu'il n'entend le considérer que sous l'angle psychologique. « La pulsion nous apparaît comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme un représentant psychique des excitations émanées de l'intérieur du corps et parvenues dans l'âme, comme le degré de travail imposé au psychique par suite de son lien avec le corporel¹. » Il a d'abord distingué la *libido* et les instincts du *moi* : « *Libido* est un terme emprunté à la théorie de l'affectivité. Nous désignons ainsi l'énergie des tendances se rattachant à ce que nous résumons dans le mot amour » (*Essais de psychanalyse*, Payot, p. 109).

Refoulement et sublimation sont les mécanismes capables de modifier l'expression des pulsions. Plus l'individu a refoulé de tendances, surtout s'il s'agit de tendances vitales comme l'agressivité (instinct du moi) ou la sexualité (*libido*) plus il est obligé de mobiliser de l'énergie contre celles-ci, ce qui revient à dire qu'il utilise une grande part de l'énergie contre lui-même. Nietzsche s'est élevé violemment contre l'éducation fondée sur le refoulement castrateur dont il a souffert, souffrance qu'il a sublimée dans son œuvre.

Dans la maturité de son évolution théorique, Freud a distingué deux types d'instincts : un instinct de vie (*Eros*) et un instinct de mort (*Thanatos*). Désormais le phénomène de la vie est décrit comme la résultante d'une interaction constante entre la force d'où provient toujours un certain tumulte, la *libido*, qui fournit son énergie à l'*Éros* – « Tout le bruit de la vie provient surtout de l'*Éros*... De l'*Éros* et du combat contre l'*Éros* ! » –, et d'une puissance nouvelle, la pulsion de mort, *Thanatos*, qui veut tout défaire et ramener ce qui vit à l'état inanimé. Le caractère le plus élémentaire de la

.....
1. Sigmund Freud, *Métapsychologie*, Gallimard, 1940, p. 33.

pulsion de vie et de la pulsion de mort serait la répétition et ceci sans motif et sans but. C'est ce que Freud cherchait à dégager sous le terme de pulsion de mort, à savoir ce qu'il y a de plus fondamental dans la notion de pulsion : le retour à un état antérieur et, en dernier ressort, le retour au repos absolu de l'inorganique.

Quoi qu'il en soit, l'existence se trouve toujours plus ou moins en tension entre des forces de mort et des forces de vie. Et ces forces de vie doivent toutes quelque chose à l'amour qui est irréductible aux seules catégories freudiennes, à l'attention à l'autre, au dépassement de l'égoïsme. Il y a dans l'amour une telle force de vie que Hugo peut dire : « Aimer est plus que vivre » ! Dans l'amour, on est arraché à son seul moi, enrichi de l'autre et la réciprocité du don fait que l'on se reçoit une seconde fois.

2.2 Viktor Frankl face au vide existentiel contemporain

Mais si Freud a mis en évidence que nous subissons des forces qui sourdent de nous-mêmes que nous ne comprenons ni ne dominons et qui peuvent opérer des distorsions de sens dans nos comportements – toutes ses réflexions viennent de l'observation de cas pathologiques –, d'autres, comme Viktor Frankl, psychanalyste et psychiatre qui a survécu aux camps de concentration de la seconde guerre mondiale, s'intéresse davantage aux forces psychiques qui permettent un relèvement de « la mort » qui prend, remarque-t-il, l'aspect du vide existentiel dans la société contemporaine.

« L'époque de Freud était une période de tension, due à la répression de la sexualité sur une grande échelle. Aujourd'hui, nous vivons plutôt une période de détente, et, plus particulièrement de détente de l'énergie sexuelle... De nos jours, on évite aux gens d'être sous tension. Cette absence de tension est avant tout due à la perte de sens que je définis comme le vide existentiel... La société d'abondance est une société qui manque totalement d'exigence, et c'est pourquoi les gens manquent de tonus... Contrairement à la théorie homéostatique, la tension ne doit pas être absolument évitée, car la paix de l'esprit, ou la paix de l'âme, ne s'obtient pas à n'importe quelle condition... Ce dont l'être humain a d'abord besoin, c'est de la tension constitutive inhérente à une direction de sens donnée¹. » « Il est risqué de croire que la santé mentale dépend avant tout d'un équilibre intérieur dénué de toute tension. Ce dont l'humain a besoin, ce n'est pas de vivre sans tension, mais bien de tendre vers un but valable, de réaliser une mission librement choisie... Dans une saine dynamique existentielle, chacun éprouve une tension entre son but à atteindre et sa situation actuelle. Ce principe est valable non seulement pour les personnes normales, mais aussi pour les personnes souffrant de névrose². »

.....

1. Viktor Frankl, *Nos raisons de vivre. À l'école du sens de la vie*, InterÉditions, 2019, p. 44-45.
2. Viktor Frankl, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, J'ai lu, 2013, p. 129.

Frankl fait une sorte de diagnostic du présent de notre civilisation : « Aujourd'hui, nous vivons une époque d'effondrement et de disparitions des traditions. Aussi, au lieu de créer de nouvelles valeurs susceptibles de nous permettre d'appréhender de nouvelles significations, c'est le contraire qui se produit... C'est la raison pour laquelle de plus en plus de gens sont pris au piège du vide existentiel. » Cependant, même si la façon traditionnelle d'exprimer les valeurs universelles devait entièrement disparaître, « La vie n'en serait pas moins riche de sens, dans la mesure où les significations traditionnelles subsistent en dépit de l'extinction des traditions¹. » Nous devons puiser en nous la force d'avoir une conscience éveillée et vivante, capable de résister au conformisme mou et de juger de ce qui est essentiel et de ce qui ne l'est pas, de ce qui fait sens et nous donne la force de vivre et de ce qui est insensé et fade, mortifère donc. Si donc l'homme est le lieu de cette tension interne entre essor et implosion vitale, il doit, pour vivre, puiser en lui les forces nécessaires à juguler la pulsion de mort. Où trouverait-il les forces nécessaires sinon dans ses représentations, dans la culture, dans ce que la civilisation a enfanté de mieux ?

3 Les ressources de l'héritage culturel

L'homme en effet ne vit pas que de pain et, contrairement aux animaux, il ne vit pas que pour se reproduire. S'il commence la vie en ayant foi en sa vitalité immédiate, c'est-à-dire non encore médiatisée par tout ce que la société dépose en nous, ce qui est le privilège de l'enfance, il voit s'effondrer cette spontanéité dès que la conscience réflexive s'éveille à l'adolescence. Le besoin d'inspecter le sens de ce qui a été transmis s'impose alors avec insistance... ou la recherche de ce qui viendrait donner sens à la vie lorsque rien n'a été transmis. « La réflexion sur soi-même de l'individu n'est qu'un éclair dans le courant de la vie historique » écrit Gadamer dans *Vérité et Méthode*. Pour lui qui réclame le développement du regard herméneutique sur le legs du passé, se trouver placé au sein de traditions ne constitue pas une aliénation de la liberté. C'est plutôt se trouver au cœur du sens des choses déjà dites par ceux qui nous ont précédés ; c'est donc être au sein d'un héritage à déchiffrer comme vecteur du sens auquel nous sommes voués et pouvoir le réexprimer par soi-même après l'avoir compris, se l'être approprié. **L'héritage compris est le remède à la déshérence contemporaine². Il est une force nourricière pour pouvoir vivre, aimer vivre car il est un trésor de sens**, la raison herméneutique dissipant l'illusion, l'erreur de vouloir le trouver dans

.....
1. Viktor Frankl, *op. cit.* p. 65.

2. Le philosophe sociologue allemand, Georg Simmel, qui parlait au début du xx^e siècle de « la tragédie de la culture » : toutes les formes culturelles sont vouées tôt ou tard à ne plus être comprises. C'est particulièrement vrai pour les textes fondateurs des trois grands monothéismes présents en Europe, dépôts d'une pensée vivifiante, d'une relation à la Réalité ultime exprimée dans une antique narrativité qui requiert une exégèse instruite pour ne pas tomber dans les contresens ou un littéralisme meurtrier. « Toute écriture sainte n'est qu'un mausolée de la religion, un monument attestant qu'un grand esprit a été là, qui n'y est plus » disait Schleiermacher au xviii^e siècle. François Jullien, hellénisant et spécialiste de la culture chinoise a écrit un excellent petit livre qui veut montrer la richesse à tirer de traditions plus ou moins désaffectées lorsqu'on les relit avec un regard neuf : *Ressources du christianisme*, L'Herne, 2018.

une lecture littérale présentée comme objet offert ou... imposé à la croyance, ce que rejetait avec raison Nietzsche !

On peut prendre l'itinéraire de Sören Kierkegaard comme exemple de recherche pathétique du sens capable de redonner la force de vivre après une crise de désespoir.

4 Le courage d'être ou le désespoir surmonté

4.1 Le désespoir

Une des intuitions centrales de Kierkegaard est si toute existence est d'abord une sorte de malaise, c'est que, pendant une longue période de sa vie, l'homme est voué à se chercher et que, dans sa quête de soi, il peut errer, se perdre même et désespérer. Le cri de *La Répétition* témoigne de la déréliction qui s'empare de l'homme lorsque s'éveille la conscience de sa condition.

« Je suis à bout de vivre ; le monde me donne la nausée ; il est fade et n'a ni sel ni sens. Même si j'étais plus affamé que Pierrot, je ne voudrais pas me nourrir de l'explication que les hommes ont à me donner... Où suis-je ? Le monde, qu'est-ce que cela veut dire ? Que signifie ce mot ? Qui m'a joué le tour de m'y jeter et de m'y laisser maintenant ? Qui suis-je ? Comment suis-je entré dans le monde ? Pourquoi n'ai-je pas été consulté, pourquoi ne m'a-t-on pas mis au courant des us et coutumes, mais incorporé dans les rangs, comme si j'avais été acheté par un racoleur de garnison ? À quel titre ai-je été intéressé à cette vaste entreprise qu'on appelle la réalité ? Pourquoi faut-il que j'y sois intéressé ? N'est-ce pas une affaire libre ? Et si je suis forcé de l'être, où est le directeur ? À qui dois-je adresser ma plainte ? La vie est l'objet d'un débat : puis-je demander que mon avis soit pris en considération ? Et s'il faut accepter la vie telle qu'elle est, ne vaudrait-il pas beaucoup mieux savoir comment elle est ? »

La vie nous semble « injustifiable », les épreuves endurées insupportables. Aussi Kierkegaard invoque-t-il Job¹, l'homme de la détresse, qui maudit l'heure de sa naissance et qui ose lancer à Dieu ses imprécations vengeresses. Plus que le symbole du malheur humain. Il est l'illustration du statut ontologique de l'homme.

.....

1. Personnage d'un livre de la Bible du même nom. Cf. partie *Les Contemplations* de Victor Hugo.

« Tu n’as pas fraudé les hommes quand tout s’effondrait autour de toi : alors ta voix fut celle du souffrant, le cri de l’écrasé, la clameur de l’angoissé et un apaisement pour tous ceux à qui la douleur clôt la bouche ; tu fus le fidèle témoin de toute la détresse et de tous les déchirements que peut receler le cœur, le sincère porte-parole qui osa se plaindre “dans l’amertume de son cœur” et contester avec Dieu. Pourquoi cache-t-on cela ?... J’ai besoin de toi, j’ai besoin d’un homme qui sache se plaindre à pleine voix, faisant retentir de ses échos le ciel où Dieu délibère avec Satan pour dresser des plans contre un homme ! Plains-toi, l’Éternel ne craint pas, il peut bien se défendre ; mais comment le pourrait-il quand personne n’ose se plaindre comme il sied à un homme ? Parle, élève la voix, parle fort, Dieu peut bien parler plus fort, lui qui dispose du tonnerre – mais le tonnerre aussi est une réponse, une explication, certaine, digne de foi, de première source, une réponse de Dieu lui-même et qui, même si elle foudroie, est plus magnifique que les commérages et les potins sur la justice de la Providence inventés par la sagesse humaine et colportés par de vieilles bavardes et des eunuques ! » (OC, t. 5, p. 64).

4.2 L’existence

Pour Kierkegaard, la philosophie est l’acte de pensée par lequel nous nous assurons de ce qui nous fait vivre, de ce qui, pour nous, est inconditionnel, de la décision qui nous porte et qui nous engendre. « Bien des gens n’arrivent à vivre par eux-mêmes qu’en faisant comme à l’école ; ils trompent leur maître en copiant la solution dans le corrigé d’arithmétique, sans avoir eux-mêmes trouvé le problème¹. » Ils trichent.

Kierkegaard, lui, reformule le problème de manière à le rendre clair et inéquitable pour l’homme de bonne foi. Ce qu’il veut, c’est faire apparaître le labeur spécifique que requiert la condition humaine pour atteindre son *télos* (son but) : la béatitude, au-delà des tourments qui l’agitent.

Pour ce faire, il se sert des catégories existentielles, dynamiques – angoisse, désespoir, liberté- irréductibles à de simples concepts abstraits. Et, contre la prétention philosophique classique de parler du haut de l’universel, il revendiqua le droit de prendre la parole du cœur même du moi livré à sa genèse dans le temps : « La seule réalité dont un existant ait plus qu’un savoir, c’est sa propre réalité, le fait d’être là, d’exister, et cette réalité est son intérêt absolu. »

La pensée a donc été, chez lui, la recherche passionnée de ce qui viendrait exonérer la vie du sentiment de l’absurde, une ressource de force contre l’impuissance de vivre. D’emblée il l’a située hors du champ de la raison pure, au niveau de la *passion*

.....
1. 17 janvier 1837, *Journal*, t. I.

au sens christique. « Le pâtir est l'agir suprême dans le for intérieur » dit-il dans *La Maladie à la mort*. Toute la pensée de Kierkegaard s'inscrit dans ce débat de soi à soi.

La vie en tant qu'humaine, a été pensée par Kierkegaard comme **tâche d'unification problématique de soi**.

On peut partir, pour en comprendre la dynamique et la logique, de la définition précise de l'existence, qui revient de façon répétitive dans son œuvre, comme « cet enfant engendré par l'infini et le fini, par l'éternel et le temporel et qui, de ce fait, s'efforce continuellement », son effort consistant dans le fait qu'elle est une synthèse à réaliser entre ces ordres opposés. « **Notre structure actuelle est toujours disposée comme un moi qui doit devenir lui-même** » (*La Maladie à la mort* ou *Le Traité du désespoir*).

C'est dire que la philosophie de Kierkegaard est une philosophie de la genèse de soi, on pourrait dire aussi : de la jeunesse, du malheur et de la chance à la fois d'être inachevé, des tourments juvéniles qui détiennent le savoir inconscient de ce que c'est que d'être un homme, problème dont se détournent allègrement la plupart, fuyant dans le divertissement la tâche entrevue et le courage qu'elle réclame : plus que le courage d'être, celui de devenir.

« Exister, pense-t-on, n'est pas une affaire, ni à plus forte raison un art : n'existons-nous pas tous ? » (*Miettes philosophiques*, p. 205). Pourtant, **exister est précisément l'exact contraire de « se laisser vivre »** et « il est impossible d'exister sans passion, quand on ne prend pas ce terme d'exister au sens banal [...] » Mais où puiser les forces nécessaires pour advenir à soi-même en vérité ?

4.3 Angoisse et liberté

L'axiome de l'anthropologie kierkegaardienne est simple : un homme ne se crée pas lui-même à partir de rien et il a pour tâche sa personne concrète : donné à lui-même sous la forme de l'immédiateté, mis *au monde* sous la forme biologique du corps (*soma*) et de son retentissement psychique (l'âme, *psyché*), il doit advenir à l'esprit (*pneuma*). Dans le *Concept d'angoisse*, Kierkegaard montre en effet que « l'homme est une synthèse d'âme et de corps. Mais cette synthèse est inimaginable si les deux éléments ne s'unissent dans un tiers. Le tiers est l'esprit. »

L'homme, même à l'état d'innocence première, c'est-à-dire d'ignorance et de non-réflexivité, n'est pas animalité brute : l'esprit, même à l'état d'immédiateté, de rêve, éprouve l'angoisse devant le *rien*. **L'angoisse provient de l'indétermination humaine** ; elle est **ce flottement qui saisit la conscience face à tous les possibles** ; elle vient de l'intuition de ce que l'homme est cette synthèse à réaliser qui, la plupart du temps échoue dans sa tâche d'édification propre : ni animal, ni esprit, mais possibilité d'esprit. « Être quitte de lui-même, l'esprit ne le peut ; mais se saisir, non plus, tant qu'il a son moi hors de lui-même ; sombrer dans la vie végétative, l'homme ne le peut pas non plus, étant déterminé comme esprit ; fuir l'angoisse, il ne le peut car il l'aime, l'aimer vraiment non plus car il la fuit. » **L'angoisse est donc le vertige de la liberté**,

de l'indétermination radicale de l'homme. Loin de cesser lorsque celle-ci pose ses premières déterminations, elle resurgit du fait de leur impuissance à poser d'emblée une synthèse adéquate. La **chute** et le **péché** sont des figures de cette inadéquation. Ils font toutefois avancer les choses et Kierkegaard salue les Pères de l'Église qui avaient identifié cette *felix culpa* (heureuse faute) grâce à laquelle la synthèse de l'âme et du corps, même imparfaite, devient effective, l'esprit pouvant alors se fortifier dans la lutte contre ce qui le nie ou fait obstacle à son éclosion.

4.4 Le désespoir

Ce vertige saisit celui qui est en train de mourir à l'enfance. Le rapport entre l'âme et le corps devient en effet problématique au moment de l'adolescence qui est le moment de la perte de la première immédiateté : la grâce, c'est-à-dire l'unité irréfléchie qui caractérise l'enfance disparaît ; le rapport entre l'âme et le corps se déséquilibre, sollicitant un tiers unificateur capable de restructurer en profondeur le moi. Ce tiers est, pour Kierkegaard, l'esprit, indispensable à l'émergence d'une personnalité singulière, *enkelt* dit le danois, l'*Individu* a-t-on traduit en français (individualité singulière personnalisée).

Si ce travail s'effectue dans l'**angoisse**, sorte de malheur de la conscience, il ne faut pas trop en médire car elle est l'aiguillon d'une quête qui n'anime pas l'animal assoupi. La faculté de désespérer est ce qui permet à l'homme de s'arracher à l'immédiateté, cela constitue un avantage infini, le privilège de l'homme sur l'animal et pourtant, « être désespéré, ce n'est pas seulement le malheur et la misère suprêmes ; non, c'est la perte ». Qu'est-ce que la chute qui désespère ? C'est le fait que notre être n'égale jamais notre pouvoir-être.

« D'où vient donc le désespoir ? Du rapport où la synthèse se rapporte à elle-même lorsque Dieu, ayant fait de l'homme le rapport, le laisse pour ainsi dire échapper de sa main¹ ; en d'autres termes lorsque le rapport se rapporte à lui-même » en cet état de séparation ontologique (I, B, p. 174). L'homme guérit du désespoir lorsque son moi qui se rapporte à lui-même veut être lui-même et se fonde en la puissance qui l'a posé, c'est-à-dire en Dieu.

Car si le moi s'était posé lui-même, on pourrait comprendre le désespoir de la lassitude d'être soi, celui où l'on veut se débarrasser de soi ; « mais il ne saurait être question du désespoir où l'on veut être soi ». Kierkegaard ramène tout désespoir à cette volonté d'être soi sans savoir comment y parvenir.

Kierkegaard rappelle la dépendance ontologique qui caractérise le moi humain : nous ne nous sommes pas nous-mêmes posés dans l'être. C'est cette dépendance qui fait que « le moi ne peut pas de lui-même parvenir à l'équilibre et au repos et y rester, mais il peut uniquement, en se rapportant à lui-même, se rapporter à ce qui a posé tout le rapport », c'est-à-dire à Dieu, source de son être où il peut puiser la force de vivre et de s'édifier. La philosophie de Kierkegaard est une philosophie de la co-création de

.....

1. Pensez à l'œuvre de Michel-Ange intitulée, *La Création d'Adam* où le doigt de Dieu laisse partir celui d'Adam.

soi-même, le contraire absolu du nihilisme. Le sujet est donc par définition inachevé car sa vérité telle que la pense Kierkegaard, loin d'être substance, est mouvement, élan vers, essor, sujet vivant, ouvert. La vérité est chemin. La Vérité est la Voie qui mène à la Vie. Le christianisme propose un enseignement de la plénitude où la personne du Christ, montrant à l'homme sa non-vérité première, lui permet de restructurer le rapport mal posé de son moi, déclenchant par sa révélation le processus de compréhension progressive de ce qui permet la naissance à soi-même dans et par la vérité que peu à peu le sujet en gestation s'approprie. Le Maître la transmet en montrant l'exemple : « Va et fais de même. » Il s'agit de suivre la trace des pas de celui qui s'est dit la Voie¹, référent ontologique dynamique de son propre discours, révélateur par là même en ce sens qu'il montre sans éprouver le besoin de démontrer, c'est-à-dire de transposer sa démarche dans le langage de l'abstraction qui n'est celui d'aucun individu particulier confronté à la tâche de vivre et de trouver les forces de se relever quand son rapport, sa structure intime s'affaisse. Il y a là un enseignement de la vérité existentielle proposée à l'appropriation, avec ses lenteurs et sa patience, son courage et son endurance, son désespoir et son espérance, sa souffrance et sa jouissance. **L'âme doit s'y enlacer à son corps dans le rapport exigeant de l'esprit, lui-même tendu vers ce qui lui donne vie, à savoir la force dont dépend tout ce rapport : Dieu.** Telles sont les structures premières de la subjectivité : un chantier.

4.5 Les stades sur le chemin de la vie

Kierkegaard distingue ainsi trois stades existentiels, trois niveaux ou sphères d'existence : le *stade esthétique* où l'homme s'abandonne à l'immédiateté, le *stade éthique* où il se soumet à la loi morale (le général dit-il) et le *stade religieux* où l'homme, étreignant l'éternité, se laisse guider par l'amour, par-delà le bien et le mal. Kierkegaard établit une hiérarchie entre eux, affirmant que le passage de l'un à l'autre se fait par sauts discontinus, c'est-à-dire par une décision radicale de la volonté libre. Ce ne sont cependant pas des stades successifs qui élimineraient les précédents. Le but est d'en faire une synthèse harmonieuse en éliminant ce que les précédents pouvaient receler de négatif, d'errance, d'égarement. **La vie, pour pouvoir s'accomplir, commande la passion d'exister comme amour et affirmation de soi.** Cet acte originaire est l'acte de vouloir devenir soi. Le choix originel de soi est un amour de soi, il est vraiment le premier amour. **Toutefois l'homme peut se mal aimer.**

La Le stade esthétique² : en deçà du bien et du mal, jouissance et dégoût de vivre

La vie est cheminement et, parmi les stades de la vie, il en est un qui correspond à ce malaise vital : c'est le **stade esthétique** où l'homme blasé, désorienté se cache son désespoir dans une fuite en avant, une dénégation meurtrière. Le stade esthétique

.....

1. Les premiers chrétiens s'appelaient eux-mêmes « adeptes de la Voie » (*Actes des apôtres*, 9,2).
2. Vient de *aisthesis* qui veut dire en grec « la sensation ».

désigne une façon d'exister qui se réduit à l'immédiateté de l'instant et des sens, vouée à l'aventure perpétuelle qui permet au mieux de se fuir, soi-même et les autres : une vie d'errance, sans ancrage. Don Juan lui sert de figure exemplaire de ce mode de vie. Il illustre le caractère fallacieux de ce désir hyperbolique du mauvais infini du désir : dans sa quête érotique, Don Juan confond le qualitatif, l'amour et le quantitatif, l'accumulation des conquêtes féminines. La chasse compulsive du collectionneur qui se disperse dans le multiple dans une série dont l'infini est par définition inaccessible est d'un tout autre ordre que l'amour qui unifie, dont la puissance de synthèse est liée à l'absolu qu'il fait toucher. Aujourd'hui sans doute irions-nous chercher des exemples chez les personnages que Houellebecq met en scène, paradigmes de cette vie sans âme, prédatrice, consommatrice, tragiquement insignifiante. Kierkegaard décrit l'impasse de la modernité où l'homme, à force de vouloir être soi en ne se rapportant qu'à soi – velléité d'auto-fondation – n'aboutit qu'à l'anéantissement du moi véritable à travers les falsifications substitutives dans lesquelles il s'enivre et se noie. Car, dit Kierkegaard, devant Dieu, nous avons toujours tort, même et surtout s'il est refoulé ou exclu du champ de la conscience : on ne méconnaît pas impunément la réalité fondatrice. L'« esthéticien », qui sacrifie tout à la recherche du plaisir immédiat, vit en réalité dans la douleur. Voulant vivre dans l'instant, en prenant possession des proies que chaque instant peut lui apporter, il est pris par la fugacité qui nie la prise, condamné par là même à se ressouvenir. Mais, loin d'unifier le moi, le souvenir le disloque davantage, l'écartèle, accentuant ainsi son malaise par l'inversion qu'il fait subir au temps. Le souvenir, à la recherche du temps perdu, est intrinsèquement contradictoire : il veut restaurer l'immédiateté de l'instant vécu tout en étant un acte réfléchi. Il creuse donc l'écart entre le présent et le passé. D'où la mélancolie, l'humeur du deuil non seulement du passé révolu mais du présent qui passe. Comme il a le souvenir devant lui, l'« esthéticien » ne peut connaître l'espérance et perd la signification de la vie. C'est pourquoi il est condamné à l'ennui, cette « éternité sans jouissance ». Ainsi, **le sentiment de l'absurde est-il lié à un temps mort, à un temps incapable d'enfanter l'avenir et le progrès personnel, d'où le sentiment de déréalisation.** L'« esthéticien » est ainsi voué à deux attitudes apparemment contradictoires, mais en réalité complémentaires : d'une part l'absence de désirs, d'autre part la soumission à tous les désirs, l'ivresse des possibles qu'il laisse flotter sans passer à la réalisation d'aucun d'entre eux. Voulant tout à la fois, il ne veut rien en fait, errant dans un labyrinthe où l'escorte et le suit le néant auquel il voudrait cependant échapper. Ainsi, pour se consoler de ces horizons menaçants, « l'homme charnel » de Kierkegaard est-il incité à dire : « Mangeons et buvons car demain nous mourrons. » Mais, dit le philosophe de Copenhague, « C'est là le lâche désir de vivre de la sensualité, ce méprisable ordre de choses où l'on vit pour manger et boire, et où l'on ne mange ni ne boit pour vivre. » À ce refus de l'inquiétude qui banalise l'existence, l'esprit plus profond oppose sa mélancolie ; l'idée de la mort l'amène à un sentiment d'impuissance où il succombe sans ressort. Le type en est Hamlet dont Hegel disait que le banc de sable de l'existence finie ne le satisfait pas ? En effet, si l'on considère le fond du caractère du héros, la mort y réside dès le commencement : « Homme perdu qu'une satiété profonde a déjà presque consumé »

avant que la mort réelle ne l'emporte. Mais ce dégoût de vivre ne lui viendrait-il pas précisément du fait de ne s'être jamais mesuré à elle, de ne l'avoir jamais vraiment rencontrée face à face comme le héros médiéval de Bergman qui, dans *Le Septième sceau*, parce qu'il joue aux échecs avec la Mort, finit par avoir la révélation des secrets de la vie ? Combat singulier – bien qu'à armes inégales, inégalité inscrite dans la règle du jeu – que Kierkegaard préconise pour dépouiller la vanité et mieux mesurer l'essentiel car « **la pensée de la mort donne l'exacte vitesse à observer dans la vie et indique le but où diriger sa course** ». L'homme sérieux « comprend que si la mort est une nuit, la vie est le jour, que si l'on ne peut travailler la nuit, on peut agir le jour, et comme le mot bref de la mort, l'appel concis mais stimulant de la vie, c'est : aujourd'hui même. Car **la mort envisagée dans le sérieux est une source d'énergie comme nulle autre ; elle rend vigilant comme rien d'autre** » (*Trois discours en des circonstances supposées*). Exister vraiment serait vivre chaque instant comme s'il était le premier et le dernier, apprendre à vivre chaque instant qui ne reviendra plus comme l'avènement même de l'éternité. Nul avenir ne pourrait alors ajouter à la perfection de l'instant qui *est* l'éternité lovée au cœur du temps. Faire de la mort le bonheur suprême « trahit une vie qui s'écoule dans la puérité », c'est-à-dire la superstition. Celui qui soutient cette opinion est celui dont la vie non ressaisie par lui, s'écoule dans l'insignifiance. Déçu, « il vieillit en âge, non en esprit, et ne saisit rien d'éternel ». Il fait alors de la mort l'ami que l'on recherche, « le riche bienfaiteur capable de dispenser tout ce dont on a vainement poursuivi la réalisation dans la vie », reportant sur elle son ancien espoir dans la vie que son effort n'a pas su honorer. (*Sur une tombe*) Au lieu de tirer des forces de la conscience de la finitude, la pensée de la mort comme libération l'affaiblit.

Celui qui en reste au stade esthétique ne deviendra jamais un individu concret : s'il réussit à transformer le monde, lui-même demeurera inchangé. Car dans la vie liée à l'immédiateté, l'individu, au lieu de se rapporter d'une façon absolue au *télos* (*au but*) absolu, absolutise ses buts relatifs. **Aussi dans l'existence faut-il commencer par retirer sa puissance à l'immédiateté, renoncement qui ne va pas sans souffrance.** Ce renoncement, permettant de se détourner provisoirement de l'extériorité, permet d'approfondir la subjectivité individuelle pour se transformer et se réaliser. Celui qui n'accomplit pas cette démarche – l'homme du stade esthétique – est en réalité « le plus malheureux », jamais présent à lui-même, il est en fait dans le désespoir c'est-à-dire dans « **la plus grande misère de l'esprit** ». Le désespoir est la maladie qui fait vivre les affres de la mort spirituelle. C'est le fait de ne se rapporter qu'à soi-même, l'autoréférence qui, dans la clôture sur soi-même, fait mourir l'esprit. Toutefois, le désespoir étant une impasse existentielle, celui qui s'avoue son propre désespoir a quelque chance d'en sortir : **la guérison consiste à mourir à l'immédiateté de son moi et à s'ouvrir à la médiation de l'infini, à la force qui l'a posé dans l'être.**

b Le stade éthique : la force morale de se choisir soi-même

On peut sortir du désespoir par la décision, laquelle consiste à se choisir héroïquement, résolument. L'homme du stade esthétique refusait d'évaluer sa conduite, se situant en deçà de la distinction du Bien et du Mal. L'homme éthique, lui, pose l'alternative : ou bien... ou bien. Ou refuser de choisir et se plonger dans l'indifférence ou vouloir accéder à la conscience évaluante, poser la différence entre le Bien et le Mal et pouvoir dès lors s'orienter dans la vie, muni d'un repère, de normes universalisables pour évaluer les actes posés, tout en continuant à s'approfondir comme sujet singulier dans une vie ordonnée. Si l'homme de l'éthique est extérieurement indiscernable de l'homme ordinaire, soumis à la convention sociale (comme lui, il travaille, élève une famille), son intériorité garde toujours ses distances avec le théâtre mondain mais personne ne s'en aperçoit parce que précisément l'intériorité est invisible. On peut atteindre les sommets de la vie intérieure dit Kierkegaard, sans que nul ne s'en aperçoive. Ainsi le paradoxe de la vie morale ordinaire consiste en ce que l'ordinaire apparent cache l'extraordinaire invisible, que le plus commun soit aussi le plus singulier.

« Quand l'âme devient seule dans tout l'univers, elle voit apparaître devant elle... la puissance éternelle elle-même ; alors le ciel semble s'ouvrir, et le moi se choisit ou plutôt se reçoit. Alors l'âme a vu le bien suprême que ne saurait contempler le regard d'aucun mortel et qu'elle ne peut jamais oublier ; alors la personnalité reçoit l'accolade qui le sacre chevalier de l'éternité. L'homme ne devient pas autre qu'il n'était auparavant, il devient lui-même ; sa conscience se rassemble, et il est lui-même. Un héritier, même des trésors de l'univers, ne les possède pas avant sa majorité ; pareillement, la personnalité même la plus riche n'est rien avant de s'être choisie, tandis que celle que l'on pourrait dire la plus pauvre est tout quand elle s'est choisie ; car la grandeur humaine ne consiste pas à être ceci ou cela, mais soi-même ; et tout homme le peut quand il le veut » (*Ou bien... ou bien*, Bouquins, p. 515).

Dans le choix de soi-même, bien loin de choisir quoi que ce soit de fini, c'est moi comme absolu dans ma valeur éternelle¹ que j'élis, et ce soi comme absolu est déterminé comme liberté. Cet acte de saisie de soi-même comme liberté est l'essence propre de l'éthique qui n'est pas définie comme énoncé de normes matérielles ou de commandements formels mais comme ce par quoi **je** peux advenir, en m'arrachant à l'immédiateté mortifère. Par ce saut, je me découvre moi-même en tant que je suis absolu, éternel et infini. « Je suis constamment *aeterno modo* » (*Ou bien... ou bien*, p. 46, Bouquins).

.....

1. C'est cette catégorie du « devant Dieu » qui traverse l'esprit de la jeune femme du dernier chapitre lorsqu'après une hésitation, elle dit à la journaliste qui l'interview : « Donnez mon nom ! Nommez-moi devant Dieu ! »

Le choix accompli dans un acte deux mouvements dialectiques. Le premier consiste à s'arracher à soi, à se libérer et à se constituer comme Soi infini ; le second consiste à revenir et à se lier, en tant qu'on s'assume librement comme Soi fini. Dans le choix, je me réunis à moi-même comme personnalité concrète. Le Soi qui choisit et le Soi choisi sont le même homme qui se comprend lui-même de manière unifiée. Le chemin emprunté va du sentiment vécu de la perte de soi-même à la conscience de soi existentielle ramassée en elle-même, s'accomplissant comme unité de liberté infinie et de donné fini. La force de vivre est alors véritablement acquise. Un homme qui a fait ce chemin n'abdiquera pas devant les tyrans. Il assumera pleinement ses responsabilités. Dans le livre de Svetlana Alexievitch, Nesterenko en est un parfait exemple.

Kierkegaard énonce sa conviction que le choix éthique de soi-même n'est pas en contradiction avec la passion esthétique de la diversité concrète, car **l'esthétique peut se laisser ordonner par l'éthique** qui, loin d'être un rigorisme étranger au monde, peut être le meilleur chemin vers l'existence heureuse qui consiste dans l'équilibre de ces deux ordres : « Je ne suis pas un rigoriste en morale, ni un enthousiaste de la liberté formelle et abstraite ; une fois le choix posé, toute l'esthétique reparait et, tu le verras, c'est alors seulement que la vie devient belle, c'est par cette voie seulement que l'homme peut réussir à sauver son âme et à gagner le monde entier, à user du monde sans en abuser¹. »

Cependant, avec l'éthique, l'homme n'atteint pas le but suprême (*télos*) de sa vie. La sphère de l'éthique demeure à l'intérieur de l'enseignement et de la loi, elle ne fait que frapper à la porte du sérieux, lequel ne se rencontre absolument que dans la sphère du religieux, qui se situe par-delà le bien et le mal déterminés par les conventions humaines. Et de fait, dans l'Évangile, ce que Kierkegaard appelle la suspension téléologique de l'éthique n'est pas chose exceptionnelle, mais la forme même de l'action morale réelle. Ce qui est exigé, c'est un acte qui dépasse le commandement de la loi, là où la volonté se fait amour.

■ c Le stade religieux ou le rapport absolu à l'absolu : par-delà le bien et le mal

Pour Kierkegaard, la religiosité est une structure transcendantale de la conscience humaine caractérisée par son ouverture à l'altérité radicale. La philosophie ne peut pas en rendre compte car la foi est un mode de la conscience qui relève d'un ordre irréductible à la raison formelle. Elle relève du *paradoxe*. Le paradoxe surgit du caractère incommensurable du rapport entre l'existence humaine finie et la vérité éternelle transcendante à cette finitude. « Le paradoxe est une catégorie qui exprime le rapport d'un esprit existant, connaissant, à la vérité éternelle. » Le paradoxe dénonce la prétention rationnelle à vouloir tout expliquer et tout comprendre, il est l'intelligence même qu'il y a quelque chose qu'on ne peut définitivement pas comprendre. **C'est parce que nous ne pouvons pas « saisir Dieu objectivement » (l'Être n'est pas une chose**

.....

1. *Ou bien... ou bien*, Bouquins, p. 515.

empirique) mais que nous pouvons le ressentir subjectivement que nous parlons de croyance ou de confiance, de foi à son propos. C'est en tout cas cette passion pour l'infini qui est, pour Kierkegaard, la vérité de l'existence finie.

C'est parce que le stade religieux est rapport absolu avec l'absolu qu'il peut impliquer, dans des circonstances exceptionnelles la *suspension téléologique de l'éthique*, c'est-à-dire la transgression des règles morales ordinaires. Kierkegaard aurait été d'accord avec Nietzsche pour dire que « tout ce qui se fait par amour n'est pas moral mais est religieux ».

5 La force de la confiance et de la foi

Ainsi, c'est parce qu'exister, c'est à la fois devenir et être que l'existence requiert **la foi qui n'est, en son fond, qu'une progressive saisie de l'éternité à travers le temps.** La *foi*, dit Kierkegaard à la suite de Hegel, *est cette certitude intérieure qui anticipe l'infinité.* Victor Hugo n'a pas un autre sentiment. Il a exactement la même intuition. Une telle foi n'implique aucune évasion du monde pour se réfugier dans une subjectivité exaltée, mais fournit la force nécessaire à l'effort pour découvrir le *sens de l'existence* c'est-à-dire pour vivre une *vie sensée*.

Cette confiance est donc croissance dans l'être, ouverture du temps à l'éternité car, si la temporalité est constitutive de l'existence, celle-ci est ouverture à ce qui la fonde et qui la transcende : l'homme peut vivre de l'éternité même, s'en nourrir, dans le temps. Kierkegaard appelle **instant** la conjonction du temps et de l'éternité, source de force et de jubilation. Nietzsche le rejoint tout à fait sur ce point¹. Kierkegaard a aussi déployé son énergie d'écrivain à dénoncer comme Nietzsche les défigurations hideuses du christianisme mais, s'il s'est violemment opposé à l'Église instituée, « embourgeoisée », il ne l'a pas quitté. Très au fait des sciences permettant de jeter un autre regard sur les textes – il avait fait des études de théologie et connaissait très bien l'hébreu – il l'a élucidé. Ce rapport au socle de l'existence lui a fait maîtriser un tempérament mélancolique alors que le sol s'est dérobé sous les pas de Nietzsche qui, lui, fit de sa vie un moyen d'expérimentation pour accéder à la connaissance, chemin au bout duquel il ne trouva que le chaos et la folie.

L'activité laborieuse est logée au cœur même de l'esprit qui apprend en vivant. L'harmonie ne nous est donnée que comme une fin à réaliser dans le temps de l'existence. L'idée selon laquelle l'existence fait sens ne doit plus ainsi se comprendre comme la présence d'une signification en soi, mais bel et bien d'un mouvement vers l'unité personnelle, l'harmonie du fini et de l'infini, de l'éternel et du temporel etc. Le mouvement *est* le sens, ascension de l'être vers sa synthèse. Ce que la tradition appelait la *grâce* n'est autre que cette unification en profondeur du moi qui rend la vie *sensée*.

.....
1. Nietzsche raconte l'instant magique où l'intuition de l'Éternel Retour s'imposa à lui. L'idée du Retour Éternel, « cette formule suprême de l'affirmation, la plus haute qui se puisse concevoir », date du mois d'août 1881. En cet instant, Nietzsche eut le sentiment fulgurant de dominer le cours éphémère et variable des choses : le temps s'est déchiré laissant entrevoir l'Éternité même, le grand Midi cosmique, le foyer vivant de toutes choses.

Télos (but), *eschaton* (fin ultime) sont ici solidaires. Pour Kierkegaard, « ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin ».

Kierkegaard nous rappelle qu'il y a des niveaux d'existence, qu'ils se hiérarchisent en fonction d'une complexité croissante et d'une richesse ascendante, que tous donc ne se valent pas, que le plus haut d'entre eux nous redonne au centuple dans ce qu'il appelle la répétition, c'est-à-dire la grâce de vivre, ce à quoi nous avons dû renoncer : la platitude des facilités coupables de l'immédiateté qui ne conduit qu'au désespoir.

On comprend, dès lors, pourquoi dans les pays où ont régné les idéologies déterministes et abstraitement volontaristes comme le marxisme-léninisme, toile de fond de la société soviétique décrite par Svetlana Alexievitch, est apparu de façon massive un type d'hommes qui, se pensant comme pièces de la machine sociale, ont pu se défaire de leurs responsabilités, exposant sans vergogne une population entière aux conséquences terribles d'une catastrophe comme celle de Tchernobyl... On comprend aussi pourquoi les humbles, en prise directe avec le réel le plus concret, le plus simple, ont gardé le contact avec la transcendance, empruntant les expressions populaires vecteurs séculaires de la tradition, et pourquoi les êtres qui sont arrachés si violemment et si brusquement à l'immédiateté par la souffrance se trouvent éveillés à l'interrogation sur l'existence.

6 L'amour comme force et source de vie

Dans son *Discours sur les passions de l'amour*, Pascal disait que nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau sans que l'on ne nous ait jamais dit ce que c'est... Qui doute après cela si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer ? Stendhal disait, lui, qu'« il n'y a que l'amour et le bonheur qu'il donne qui soit chose sérieuse en ce monde » (*Le Rouge et le Noir*). Tout être humain recherche instinctivement le bonheur, est mû par un désir d'être heureux. Chacun sait que l'amour répond à ce désir. C'est qu'il provient de l'énergie vitale, du plus profond de l'être, loin de tout calcul, plan volontaire ou rationnel. La vie commence par l'amour : elle en est le fruit même si, bien des fois, dans l'histoire, la vie n'est née que d'étreintes contraintes. Du moins, même au plus bas de l'échelle des reflets et des ombres de l'idée platonicienne de l'amour, il y a quelque chose de cela à l'origine des naissances. C'est vrai même chez les animaux qui, une fois né le fruit de la conjonction des corps, montrent un zèle pour le protéger et le nourrir qui ressemble en tout point à l'amour. C'est qu'on est là au plus près de l'énergie vitale à l'état pur. Le cœur dans les traditions venues du fond des âges est considéré comme le centre de l'être humain. Dans le *Corpus Hermeticum* (VII, II ; VI, I) on trouve les expressions ouvrir « les yeux du cœur », comprendre « avec les yeux du cœur ». L'amour peut métamorphoser l'âme, la faisant atteindre à une profondeur de son être qu'elle n'avait jamais auparavant soupçonnée. Lorsque l'amour est réciproque, l'amour fait plonger ceux qu'il anime dans leurs abîmes intérieurs, là où se trouvent les plus hautes ressources de l'être et où le corps et l'âme sont indiscernables. C'est ce que raconte la jeune femme qui vient de perdre celui qu'elle aimait dans une interminable